

Le cinéma est un rêve de la littérature

Par Laurent Mauvignier

Publié dans LIBERATION, le 22/05/2026

Le Festival de Cannes est un événement tellement important qu'il en est presque désobligeant avec la ville qui l'accueille. On parle de Cannes, «on va à Cannes», usant de la métonymie avec outrance, car l'idée ne viendrait à personne qu'en mai on puisse se rendre dans la cité cannoise pour visiter une grand-mère ou une petite amie. Non, on va à Cannes, c'est-à-dire au Festival de Cannes, métonymie donc, la partie valant pour le tout, ou plutôt l'inverse, le tout (la ville de Cannes) se réduisant à l'échelle de son Festival, même si, on le sait, il est le plus grand du monde. A Cannes, donc, on voit des films, on guette les sélections, on commente, on cherche la perle rare, on attend beaucoup d'untel, on redoute tel autre, etc. Les professionnels du monde entier se donnent rendez-vous sur la Croisette pour gonfler leurs carnets d'adresses et élargir leurs relations ; ils font du commerce.

Le cinéma, lui, dans tout ça, fait ce qu'il peut. Il arrive qu'on l'entende au-delà des rumeurs, qu'on le voie au-delà des paillettes, et qu'il se fraie un chemin jusqu'à nous, grâce ou en dépit de cette agitation.

Parmi tous ces films, certains sont des transpositions à l'écran d'histoires qu'on a pu lire dans des romans ; on appelle ça des adaptations (il paraît qu'un film sur cinq en est une). On a presque envie d'entendre dans ce mot de «livres adaptés» que les romans seraient comme des orphelins que le cinéma aurait fini par *adopter*. Je ne sais pas si c'est parce que toute une partie de mon existence je me suis convaincu qu'il fallait que je m'adapte à la vie et que, comme beaucoup, je m'en sentais incapable, mais le mot *adaptation* m'a toujours vaguement mis mal à l'aise, comme si l'effort pour coller à un univers qui n'était pas le mien exigeait des contorsions qui ne seraient que des formes de tricheries, des fausses notes dans ma propre musique intérieure, une forme de travestissement pathétique, contre nature, une façon de m'éloigner de moi-même. Pourtant, voir un livre adapté – adopté – par le cinéma, ce n'est pas forcément une mauvaise nouvelle dans ce monde où la littérature ne semble pas toujours, justement, adaptée. Il est peut-être heureux que le cinéma relie les livres avec la sensibilité de notre époque, celle-ci préférant le bruit et la fureur de l'actualité au monde souverain de la nuance et de l'intimité d'un art, le roman, qui avance plus souvent à bas bruit.

Bouvard et Pécuchet, Mercier et Camier

Mais cinéma et littérature ne sont pas liés par hasard, ce n'est pas un mariage de raison, ni même une affaire de circonstances. Ecrivains et cinéastes sont inextricablement liés, peut-être comme le sont Abel et Caïn, Don Quichotte et Sancho Panza, le Dr Jekyll et Mister Hyde, Bouvard et Pécuchet, Mercier et Camier, ou même Dupont et Dupond – peut-être comme le côté pile ou face de la même pièce. Ce qui me semble certain, c'est que les écrivains n'ont pas attendu la réalité technique du cinéma pour imposer à nos imaginaires des visions de cinéastes. Car cinéastes, oui, les écrivains le sont depuis toujours, bien avant l'invention du cinéma : combien d'images de films nous ont frappés dans des livres écrits à des époques où le cinéma était hors de portée des humains ? Combien de travellings, de gros plans auront traversé la littérature des siècles avant l'invention du cinéma ? Le cinéma est la réalisation d'un rêve que n'a cessé de répéter la littérature depuis sa naissance. C'est elle et elle seule qui a inventé le cinéma. Ce ne sont pas les frères Lumière, mais Homère, Sophocle, Euripide, Sénèque, Shakespeare, Cervantès, et Balzac, Dickens bien sûr, Conrad et Zola, Maupassant, tous ceux-là qui, obstinément, depuis la nuit des temps, ont réclamé l'invention du cinéma, l'ont supplié de naître, ont *forcé* à l'invention de ce 7e art qui n'est, au fond, que l'*adaptation* matérialisée d'un rêve vieux comme la littérature elle-même.

L'importance de ce pas de côté

Le cinéma est un rêve de la littérature, et c'est pourquoi, dès que l'ère technique a rendu le cinéma possible, les écrivains ont été si nombreux à s'emparer de la caméra : Cocteau, Pagnol, Guitry, Malraux, Giono, Pasolini, Ionesco, Beckett, Robbe-Grillet, Duras, Mishima, Trumbo, Crichton, King, jusqu'à, plus près de nous, Amigorena, Claudel, Dugain, Rahimi, Carrère, BHL, Despentès, Honoré, Auster, Ravalec, Toussaint, Houellebecq et bien d'autres, tant d'autres, dont les noms m'échappent et qui me pardonneront de les passer sous silence, sans parler de tous ceux pour qui le cinéma est resté un geste muet, interdit, impossible. Peu importe si, de tous ces films réalisés par ces écrivains, beaucoup n'auront été que des coups d'épée dans l'eau, voire pire. Car ce qui compte, c'est la beauté du geste, l'importance de ce pas de côté qui n'en est pas vraiment un, juste le besoin de prolonger le mouvement de l'écriture par d'autres moyens.

Il faut aussi dire que beaucoup de cinéastes – issus de la Nouvelle Vague le plus souvent – en sont venus à la réalisation à cause de leur amour contrarié de la littérature. Beaucoup l'ont dit, écrit – Rivette, Godard – qui avaient une admiration trop grande pour elle. Etre un artiste en devenant dans les années 50 du XXe siècle, en France, c'était laisser son ego se fracasser contre les récifs des géants de la littérature – elle-même si puissante qu'elle en était devenue inaccessible et impossible – trop haute, trop belle, «inaccessible étoile» qui finalement aura poussé toute une génération vers d'autres étoiles, celles du grand écran.

Jean Vigo, un Rimbaud accessible

La pauvreté d'exécution de la littérature – un bloc de papier, un stylo – la rend encore plus redoutable pour un jeune auteur ; c'est un face-à-face qui ne supporte pas la tricherie ni la fausseté. Ecrire est un combat *mano a mano* entre une personne seule, absolument seule, d'une solitude souvent atroce, et un simple bloc de papier accompagné d'un stylo. Si l'écrivain est seul, il doit en revanche affronter une foule de regards surplombants qui tiennent comme une épée de Damoclès au-dessus du bloc de papier. Le cinéma, lui, à cette époque, n'est pas surplombant. Dans les années 50, son histoire est si récente qu'on peut l'embrasser en un rien de temps, il suffit de hanter les salles de cinéma. Le 7e art est peut-être plus lourd techniquement que l'écriture, mais il est jeune, libre, il est, comme le dit Yann Dedet, un «*roturier*», mais un roturier qui a la beauté des arts populaires, leur innocence, la naïveté et l'insouciance d'une liberté juvénile ; Jean Vigo est un Rimbaud accessible, Renoir un maître moins pontifiant que Hugo. Mais il est un fait que toute cette génération qui s'est jetée dans le cinéma – et a jeté le cinéma dans la rue, hors des studios – est une génération si profondément littéraire que tout, dans les films de cette Nouvelle Vague et dans la génération qui l'a suivie, semble dialoguer avec la littérature, même s'il arrive que c'est en intellectuel et en homme de lettres plutôt qu'en artiste ou en poète, c'est-à-dire avec quelque chose d'un sérieux suranné qui plombe parfois son art et le couvre d'un voile de préciosité. A l'opposé, un autre cinéma relisait Zola et Balzac en s'acharnant à faire vivre un monde réaliste, naturaliste, croyant adapter les classiques quand il se contentait de se plier à eux, de s'aliéner à eux, en renonçant, pour illustrer béatement les meilleures scènes de romans cultes, à la spécificité du cinéma, à ses caractéristiques, à sa folie et à son écriture propre.

Mais c'est ainsi que littérature et cinéma ont des allures de vieux couple, et l'on sait que la notion même d'un cinéma d'auteurs est l'autre nom de cette proximité entre les deux pratiques. Mais qu'est-ce qu'un cinéma littéraire ? Godard, Rivette, Rohmer ont cité la littérature – elle est partout dans leurs films, l'habitus de leurs films est lié à un usage de la littérature, ou de son intellectualisation, une littérature d'érudits. Le Chris Marker de *la Jetée*, le Pollet de *Méditerranée*, avec les voix off, ont écrit avec l'image. Duras, il me semble, est celle qui est allée le plus loin dans cette affirmation d'un cinéma non pas littéraire, mais d'un cinéma-littérature, avec des films qui sont autant d'audio-visio-livres, dont témoignent non seulement l'iconique *India Song*, mais aussi les splendides courts-métrages que sont *Césarée* et *les Mains négatives*, pour ne citer qu'eux.

Mais le cinéma permet surtout aux écrivains de fuir les idées trop théoriques pour hurler enfin à la face du monde : Action ! Les cinéastes et les écrivains cherchent à écrire le monde, à le lire, à le déchiffrer. Leur art est une action, une pensée en actes. Je pense à László Krasznahorkai. Le grand écrivain hongrois, Prix Nobel de littérature, a été longtemps le compagnon de route de son compatriote Béla Tarr, pour qui il a écrit des films, quand l'autre a adapté les livres du premier. Avec ces deux-là, littérature et cinéma font tellement corps qu'on entend bien que, à l'instar de Pialat, cinéma et littérature sont de ces couples qui ont tout pour bien vieillir ensemble.